

reçurent les missionnaires français avec la charité qu'on ressent naturellement pour des étrangers, surtout quand on les voit injustement persécutés. Ces Pères étaient bien étonnés qu'on fût allé chercher jusqu'au milieu de l'Amérique septentrionale des missionnaires qui n'y étaient que pour convertir les infidèles, et entretenir les Français dans la religion et la piété. Un autre sujet d'étonnement pour eux c'était ce qu'on a déjà dit : quelles prétentions l'on pouvait avoir sur des sujets cédés à la couronne d'Angleterre par le traité de paix. A cet étonnement des Pères espagnols succéda réciproquement la surprise des Jésuites nouvellement débarqués : on les envoyait en France et ils voyaient leurs confrères de France, bannis du royaume, tout près à arriver en Espagne ; car on leur apprit les arrêts du parlement de Paris et des autres, qui avaient ordonné cet exil contre ceux qui ne voudraient pas devenir apostats en abjurant l'institut. Ils virent arriver deux jours après le P. Nektous dernier provincial des Jésuites de Guyenne. Ce fut pour eux un nouvel embarras ; comment se présenter aux frontières de France tandis qu'on en chassait leurs confrères ? Ils se rassurèrent cependant, et ils se souvinrent qu'ils étaient porteurs d'une lettre écrite à M. le duc de Choiseul et qu'ils devaient la présenter eux-mêmes ; ils se résolurent donc à traverser les Pyrénées, et à Saint-Jean de Luz, ils trouvèrent trois Jésuites qui faisaient la route d'Espagne. Les deux plus anciens avaient chacun près de quatre-vingt ans ; le troisième qui était jeune s'était chargé de conduire les deux vieillards au passage des montagnes. Leur tranquillité et leur gaîté fut pour les missionnaires